

Dix ans après

Discours prononcé à Médan, octobre 1912

Paul Painlevé

Mesdames, Messieurs,

Dix ans ! Voici dix ans écoulés depuis le morne après-midi d'automne où le peuple de Paris, toutes classes mêlées, se pressait en un cortège silencieux et grandiose derrière le cercueil d'Emile Zola. Il semble pourtant que c'était hier, tellement l'image de ce grand ouvrier de l'esprit est présente encore aux yeux de ceux qui l'ont connu et aimé. Et n'a-t-on pas, en même temps, l'illusion que des générations ont passé depuis ces funérailles, tant le cours des événements, en ces dix années, a été rapide, capricieux, déconcertant, tant le contraste est grand entre ce passé d'enthousiasme héroïque et l'inertie morale d'aujourd'hui.

Messieurs, que notre pensée se reporte à ces jours ardents et fébriles de 1902, jours de danger, de lutte et de victoire ! La bataille de cinq années, dont la lettre prophétique « J'accuse » avait été le signal, était enfin gagnée. Etroitement unis, les républicains avaient repoussé l'assaut formidable de leurs adversaires.

Des hommes, venus de tous les points de l'horizon, ouvriers, étudiants ou millionnaires, socialistes ou modérés, avaient mêlés leurs rangs, s'étaient pénétrés et appréciés. De s'émouvoir aux mêmes principes, ils prenaient conscience de leur fraternité. Certes, entre ces compagnons de bataille, des difficultés, des conflits, renaîtraient un jour. Mais puisqu'ils s'étaient compris une fois, il leur serait impossible désormais de se méconnaître : la sincérité, la loyauté règneraient toujours entre eux. Leurs luttes seraient généreuses et non pas sans justice ni merci.

Aussi, quelles nobles aspirations traversaient cette multitude encore frémissante ! Une large politique sociale, tolérante et humaine, une justice plus indulgente et plus compréhensive, la suppression des conseils de guerre en temps de paix, tout le monde ne s'accordait-il pas sur un tel programme ? Et quelle reconnaissance pour l'école laïque, pour ses instituteurs dont l'action morale avait formé des générations qui venaient de sauver à la fois la République et la justice !

Quant à notre politique étrangère, le frisson d'inquiétude que l'affaire Dreyfus avait fait courir à travers le monde entier lui indiquait son avenir : ranimant les grandes traditions révolutionnaires, la France redevenait protagoniste de la liberté et du droit. A l'intérieur comme à l'extérieur un grand idéal humain allait inspirer notre action nationale.

Qu'est-il advenu de tous ces grands espoirs ?

Ce qui est advenu : c'est l'exaspération des méfiances et des malentendus entre la classe ouvrière et ses dirigeants ; c'est la vie plus chère et le taudis plus noir ; c'est le syndicalisme trop souvent persécuté et persécuteur répondant à la pression patronale par des doctrines extrêmes et la brutalité d'une discipline sommaire. Ce sont les cheminots mobilisés et livrés aux révocations par ceux-là mêmes qui leur avaient reconnu le droit de grève. Ce qui est advenu, c'est l'école laïque traquée dans les campagnes ; c'est la défiance, sinon l'hostilité, entre le gouvernement et les instituteurs ; c'est le chauvinisme voulant faire la leçon au vrai patriotisme ; c'est l'arrogance toujours croissante des adversaires du régime, en sorte que si notre République s'avise de célébrer le centenaire de quelque grand ancêtre, elle n'ose le faire qu'à huis-clos, comme si elle avait peur ou comme si elle avait honte ...

Ah ! Messieurs, quand on songe à tout cela, on serait tenté de s'abandonner au pessimisme de l'historien Vico, qui veut que le même cycle d'événements se reproduise indéfiniment et que l'humanité tourne dans le même cercle infrangible d'iniquité et d'erreurs.

Notre idéalisme, si maltraité à l'intérieur du pays, trouve-t-il du moins à l'extérieur quelque réconfort ? Messieurs, il arrive que sur les bords du Bosphore et, plus loin encore, le long du fleuve Jaune, des millions d'hommes secouent de vieilles tyrannies, s'organisent et nous tendent les mains en criant : « Accordez-nous votre patronage moral, vous le grand peuple libérateur dont l'exemple nous inspire et dont les principes nous guident ».

Et nos hommes d'Etat gardent le silence. Mais d'autres se chargent de parler à leur place et disent : « Voilà le taux de l'emprunt que je vous impose ; voilà les garanties que j'exige. A vous de choisir entre ces conditions et la fin de votre nation. »

Je sais bien que pour certains esprits « positifs » toute autre politique serait le fait de Don Quichotte ou de songe-creux. Mais ne conçoivent-ils pas qu'en trahissant ainsi nos principes, nous risquons de trahir aussi nos intérêts et que nous livrons à nos rivaux des peuples qui ne demandaient qu'à être nos clients ?

D'un point de vue plus élevé, cette politique à la fois mesquine, rusée et rapace que pratiquent en général les grandes puissances, n'est-elle pas la plus dangereuse de toutes ? N'est-ce pas elle qui leur enlève presque toute autorité sur les puissances de Balkans ? Et lorsque, sous l'impulsion d'un homme de bonne volonté, notre diplomatie s'aventure enfin dans des tentatives pacificatrices, nous nous demandons s'il n'est pas trop tard et si le vieux monde ne vas pas trébucher dans le sang.

Justement parce que l'heure actuelle est grave, parce que trop d'inquiétudes, de regrets, de désillusions envahissent les cœurs les plus vaillants, il nous faut invoquer avec une inlassable piété le souvenir de notre grand disparu et demander à son œuvre comme à sa vie des leçons de volonté et des motifs de réconfort. Si Zola vivait parmi nous, comme ses conseils nous garderaient de toute désespérance ! Quelle suite il eût donnée à ces quatre évangiles que la mort a réduits à trois !

A travers notre vieux continent tout couvert de soldats, sa curiosité passionnée eût démêlé l'enchevêtrement international et l'association des puissances d'argent, le malaise fécond et les efforts encore tumultueux des classes laborieuses cherchant à s'unir pour résister à cette formidable oppression, les soubresauts et les convulsions des races opprimées ou déchirées qui cherchent à occuper leur place pour l'équilibre final. Il eût apaisé bien des rancunes, bien des soupçons en rendant sensibles à tous le jeu fatal de ces forces écrasantes, de ces mouvements de masses, contre lesquels la volonté des hommes est si faible, si désarmée, et qu'elle finit pourtant par diriger, mais avec l'aide du temps après de longues alternatives de défaites et de victoires.

Mais surtout, il aurait su évoquer tous les espoirs de l'avenir, lui, qui, dans *Germinal*, a fait vivre l'âme collective et violente d'une foule en grève, ses colères aveugles et irrésistibles, et qui dans cette mêlée obscure et désespérée a deviné comme une promesse de printemps. Quelles moissons magnifiques n'eût-il pas entrevues là où nos yeux n'aperçoivent encore que sécheresse et aridité ! C'est qu'il était vraiment un poète et un devin – poeta ac vates – aux sens complet où l'entendaient les anciens, c'est-à-dire un créateur d'idéal qui perçoit les ressorts secrets des choses et leurs conséquences lointaines, non point par l'analyse précise du savant, mais par cette sorte d'intuition prophétique qu'un de nos grands lyriques a célébrée magnifiquement quand, invoquant la Vérité, il s'est écrié :

Si le doigt des preuves détache
Ton voile aux plis multiples,
Le vent des strophes te l'arrache
D'un seul coup de la tête aux pieds.

C'est cette passion et ce sens de la vérité, cet amour de l'humanité telle qu'elle est, avec ses douleurs et ses tares, qui a soutenu Zola à travers toute sa vie, qui lui a permis de se surpasser lui-même à chaque œuvre nouvelle et de dominer toutes les épreuves auxquelles son héroïsme l'exposait. En ces jours présents, où les consciences se montrent si flexibles, où c'est presque une élégance cynique de se renier trois fois avant que le coq n'ait chanté, nous suivons, nous tous qui sommes ici, l'exemple du maître illustre que nous évoquons aujourd'hui ; nous restons obstinément fidèles à la vérité inséparable de la justice.

Nous continuerons donc à combattre les doctrines et les actes qui nous sembleront néfastes ou dangereux, mais sans jamais les calomnier, sans les travestir, sans les étouffer par le silence. Nous laisserons à d'autres les armes de la perfidie et du mensonge. A ceux qui aiment vraiment la justice, peu importe qu'ils soient minorité aujourd'hui, majorité demain, car l'avenir leur appartient !